



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Tr. An \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON du CANARD
LES CRIMES
DE
POLICHINELLE.

(Suite.)

Je demeurai là pendant trois jours, caché dans une caverne qui avait servi autrefois de refuge à un voleur très fameux. Ensuite poussé par la faim, j'entrai chez un avoué. Tu me diras, sans doute, qu'entre sa maison et une caverne la différence n'est pas grande, mais ce sont les plaideurs ruinés qui répandent ces mauvais bruits. Les avoués, au contraire, seront toujours les plus honnêtes gens du monde. Pourvu qu'on ait jamais affaire à eux, qu'on ne les laisse jamais entrer dans sa maison, qu'on ôte la clef de son secrétaire et qu'on serre l'argenterie s'ils sont entrés malgré vous, qu'on ne les laisse traîner sur les chaises ou sur les tables et qu'on les tienne toujours au doigt et à l'œil en les ajustant avec un bon revolver à six coups, je t'assure, maman, qu'on peut encore vivre avec eux.

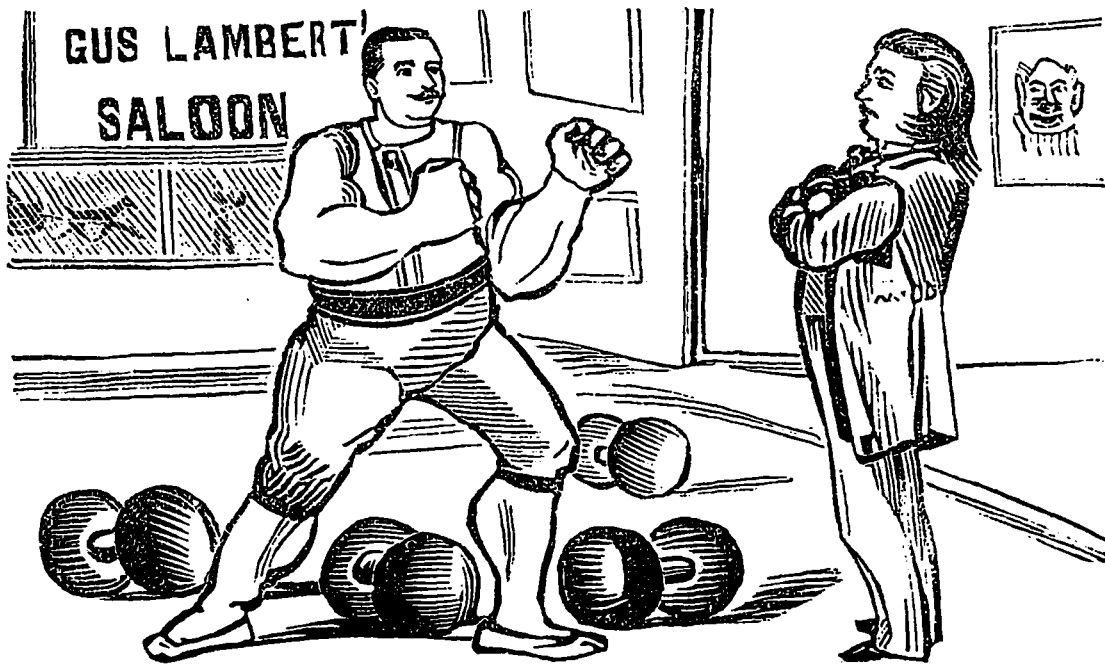
Enfin, c'est à cet avoué que je dois d'avoir achevé mon éducation, déjà bien avancée quand j'entrai dans son étude.

—Et maintenant, mon enfant, que fais-tu ?

—J'ai fait fortune, répondit Polichinelle; à la Loterie du Hasard j'ai gagné le gros lot. Je suis, comme qui dirait le maître des empereurs. Demain matin, à dix heures, j'épouserai la princesse Isoline, fille unique du roi Pantalou, et quand il me plaira je succéderai à mon beau-père.

—Tu es fou! dit la pauvre dame inquiète.

—Et pour preuve, ajouta-t-il, couche-toi tranquillement ce soir dans ton lit. Demain tu seras transportée



—Monsieur Gustave Lambert, pouvez-vous me rendre le service de me donner un bon coup de poing sur l'œil ?

—Comment donc M. Chapleau, mais avec plaisir; cependant pourriez vous m'expliquer ?.....

—C'est pour prouver à mes ennemis que j'ai réellement été boxé à St. Jérôme; envoyez fort! si l'œil est bien noir je vous donnerai une place au gouvernement!

dans la capitale et dans le palais de ce roi si fameux. Il te donnera la main lui-même pendant que je conduirai sa fille à l'autel. Mais avant toute chose, comme il ne convient pas que ma mère soit habillée en petite bourgeoise, voici des vêtements plus dignes de toi et un coffre rempli de cinq millions de pièces d'or que je mets à ta disposition.

En même temps il siffla aux quatre coins de la terre comme avait fait le Diable son maître. Un coffre magnifique entra de lui-même dans la chambre comme une personne vivante et s'ouvrit pour montrer les pièces d'or dont il était bondé.

Les robes, les jupes, les corsages, les diamants et les perles s'alignèrent d'eux-mêmes sur le lit de la bonne dame.

Elle se récria d'admiration, voulut interroger, s'informer, savoir... Mais Polichinelle, d'un geste impérial, lui imposa silence et dit :

—Maman, tout cela est à toi. Quand tu voudras autre chose, tu n'auras qu'à me le faire connaître. J'ai de quoi satisfaire tes moindres désirs et

je ne suis pas avare. C'était vrai. Ce drôle avait tous les vices et communs plus tard tous les crimes, mais il aimait sa mère. Nul homme n'est parfait, même dans la courtoisie.

En même temps, sans faire semblant de rien, il trempa dans l'eau bénite le parchemin sur lequel était écrit son traité avec le Diable, et que celui-ci avait laissé dans ses mains par distraction; il l'enferma dans une boîte de platine également arpergée d'eau bénite, scella la boîte avec un cachet qui portait l'image sacrée de la croix, l'attacha autour de son cou avec un ruban tissé de fils de la vierge, embrassa sa mère une dernière fois et disparut.

Faites bien attention à tous les détails de cette histoire, car ils ont, comme vous le verrez bientôt, une grande importance.

XII

Le soir de ce jour à jamais fameux dans la mémoire des hommes, le roi Pantalou assis sur son trône recevait

dans son grand salon l'hommage de sa cour. Les uns se prosternaient. D'autres baisaient ses pieds. D'autres baisaient ses mains. D'autres encore auraient baissé autre chose s'il avait voulu. On ne l'adorait pas mais peu s'en faut. La reine Gertrude était à sa droite, la princesse Isoline à sa gauche. Toutes deux assises comme le chef de la famille, mais sur des fauteuils de moindre apparence.

Derrière le roi se tenait debout, l'épée à la main, le vaillant feld-maréchal Sabraclair, l'honneur et l'appui de la monarchie, célèbre par mille exploits. Le plus extraordinaire était d'avoir, à la tête de la cavalerie de la garde composée de cinquante mille hommes à peine, mis en déroute plus de cinq cent quarante bourgeois rebelles, mais sans armes, qui réclamaient une constitution parlementaire fabriquée sur le modèle de celle qu'on voyait depuis deux cents ans fonctionner dans l'île brumouse d'Albiou.

Trente de ces rebelles furent pris et pendus, trente furent pris et fusillés. Mais les trente derniers (on

n'avait pu en saisir en tout que quatre vingt-dix) eurent un sort bien différent, car ils furent écorchés vifs. Le reste s'enfuit dans les marais où, de peur de s'enlamer, la cavalerie n'osa s'enfoncer avec eux, mais la justice de Dieu les suivit jusqu-là, au dire du Grand Pontife, car il plut sans relâche pendant quarante jours. Le fluve à l'embouchure duquel se trouvaient les marais déborda, et tous furent noyés. Leurs biens furent confisqués et donnés en récompense au terrible Sabraclair, ce qui redoubla son dévouement à la dynastie et fut plus tard une leçon utile pour ses successeurs.

À sa gauche se tenait le farouche Rantanplan, ce général de l'infanterie de la garde, dont le nom seul indique l'impétuosité dans la bataille. C'était le rival du feld-maréchal. Il ne parlait jamais, ce guerrier, que de couper en quatre, avec son sabre, tout les ennemis du roi ou de les percer de plus de trous qu'une écumoire avec son invincible baïonnette.

Je passe les autres officiers inférieurs ou supérieurs, qui tous avaient des moustaches si terribles qu'en les voyant on se sentait saisi d'une frayeur épouvantable.

Ceux là étaient rangés en demi-cercle en face du trône, le regard fixe, le petit doigt de la main gauche collé à la couture du pantalon, l'épée nue dans la main droite, n'attendant qu'un signal de Sa Majesté pour égorger quiconque.

Devant eux se tenaient les dames d'honneur et les filles d'honneur, choisies les unes et les autres parmi les plus nobles, sinon parmi les plus belles du royaume, les unes grasses comme des petits cochons de lait, les autres maigres comme des poulets étiques, mais toutes connaissant leur devoir qui était d'admirer sans relâche la reine et la princesse royale. Elles s'en acquittaient du reste en consciencieuse. Excepté, bien entendu, dans les petits coins où, de leurs voix argentine elles laissaient quelquefois échapper ces mots :

—Quel grue !

(C'est de la reine qu'il s'agissait.)

—Ou :

—Quelle ohipie !

(Alors c'était le tour d'Isoline.)

Celle-ci était pourtant une bonne fille, aussi douce et aussi aimable qu'aucune de son âge et plus jolie que la pinpart; mais vous savez que les dames ne sont pas indulgentes, ni les demoiselles non plus, celle surtout qui ont passé l'âge de la première jeunesse et coiffée sainte Catherine.

Enfin, tout ce monde était là, morne et silencieux, attendant que le roi ouvrit la bouche, et, par ce moyen,